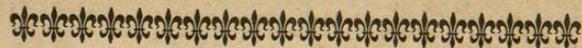

L'ASTRONOMIE DE L'AMOUR

LIVREZ-VOUS à l'Astronomie,
Buffon, La Lande et d'Alembert!
Dans les beaux yeux de ma Julie,
Pour moi je vois le ciel ouvert
Sans aller sur mer et sur terre,
Du soleil chercher le degré,
Dans mon réduit tout à mon gré
Je parcours un double hémisphère,
Et je n'observe tout au plus
Que le passage de Vénus.



L'ÉCONOMISME

UN Abbé beau parleur, oracle de la clique
Qui livre aux épiciers tant de feuilles par mois,
Sur l'art qu'elle inventa, sur l'art *économique*;
Fatigué de soumettre à son arithmétique
Les pleurs des malheureux et leurs fragiles droits,
Dans un cercle choisi, chez sa belle voisine,
Pour qu'un autre parlât, se gênoit quelquefois,
Mais non sans faire un peu la mine,
Jusqu'à laisser passer deux minutes ou trois
Sans citer son ouvrage et sans parler des Rois,
De *produit-net*, d'engrais, de trefle et de farine.
On y parloit un jour de ce luxe assommant
De nos filles entretenues;
Et notre Abbé tomboit des nues
En voyant des travers payés si chèrement.
Quoi, Du Thé, disoit-il, vingt mille écus de rente!
La C. ... reprend un autre, en a plus de cinquante.
Ainsi ces deux catins dévorent tous les ans
Plus de deux cent quarante mille francs.
« Dites donc à vos Rois de brûler ces infâmes,
» Abbé, dit la voisine étouffant de dépit;
» Deux de ces filles-là mangent sans contredit
» Le pain..... le *produit-net* de vingt honnêtes femmes. »
» Sophisme, dit l'Abbé, sachez, retenez bien
» Ces trois mots qui font tout dans la grande science :
» *Liberté, cherté, concurrence* :
» Lorsqu'un métier est libre, a tort qui n'y fait rien. »

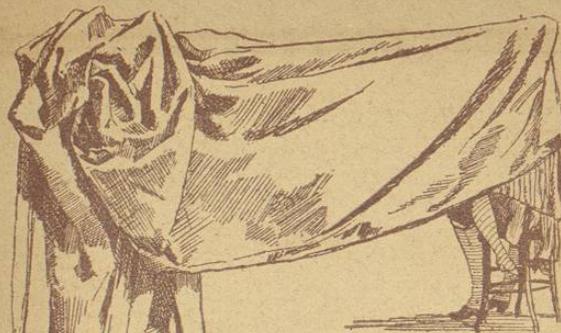


SONNET

EN BOUTS-RIMÉS

ENFANS de saint Benoît sous la guimpe ou le *froc*,
 Du Calice chrétien savourez l'*amertume*;
 Vous, Musulmans, suivez cette triste *coutume*,
 Buvez de l'eau, tandis que je vuide mon *broc*.
 De vos raisonnemens moins ébranlé qu'un *roc*,
 Je crains peu cette mer de soufre et de *bitume*
 Où vos sots Docteurs ont *coutume*
 De noyer les Titus et les Rois de *Maroc*.
 Quelque puisse être le *Maroufle*
 Que vous nommez Pape ou *Muphti*,
 Je ne baisera point son cul ni sa *pantoufle*.
 Prêtres noirs, qui damnez Marc-Aurele ou *Xanti*,
 Par qui Confucius comme un lievre est *roti*,
 Le Diable qui les brûle est celui qui vous *souffle*.

(Par M. le Chev. DE BOUFLERS.)



L'OBÉISSANCE FILIALE

CONTE



PHILIPPOTE et Blaise son com-
 [pere
 Dans un réduit éloigné du
 [grand jour,
 Faisoient... quoi? ce que peuvent
 [faire
 Deux êtres non pareils et qui brûlant
 [d'amour
 Croient être cachés dans l'ombre du
 [mystère.
 Cependant dans ce lieu secret
 Rose les vit, l'aimable Rose
 Emue en ce charmant aspect :
 Elle veut s'approcher et... n'ose ;
 Elle ouvre la bouche et... se tait.

Son jeune cœur palpite, elle admire, elle admire!
 Et pourtant sourougit « Hélas, qu'ils sont heureux!
 » Comme Blaise est content, comme maman soupire!
 » Oh, c'est qu'elle est bien aise! » A l'instant l'un des deux
 Fait quelque bruit et Rose se retire,
 Le trouble dans le cœur, le desir dans les yeux.
 « Suivez mon exemple, ma fille,
 » Me dit ma mere à chaque instant;
 » Eh bien, nous le suivrons. » De revoir son amant,
 La pauvrete déjà pétille.
 Le lendemain dans le même réduit,
 Rose aperçoit Lucas et lui conte la chose,
 La raison suffisante et l'effet et la cause
 Et tout ce qui s'ensuit.
 Le berger essaya d'une ardeur sans égale,
 Et sans philosopher, lui donna des leçons
 De physique expérimentale...
 « Qu'est ceci, dit Phlippote, il vous faut des garçons?...
 » D'où venez-vous, s'il vous plaît, ma mignonne?
 » Est-ce donc là l'exemple qu'on vous donne?... »
 » De le suivre en tout point je me fais un devoir,
 » Dit Rose ingénûment, et ce m'est un miroir.. »
 — « Pourquoi donc ce garçon qui si bien vous contemple? »
 — « Vous souvient-il d'hier au soir?
 » Eh bien, maman, je suivais votre exemple. »



VERS

Sur la Redoute de la Foire de S. LAURENT.

CETTE redoute est un réduit
 Qu'il faut que tout sage redoute :
 Pour peu que l'on y rime en *oute*,
 Quelquefois très-cher il en coûte,
 Et même souvent il en cuit.

(Par M. l'Abbé ARNAUD.)





LE FILS NATUREL

ROMANCE

SUR L'AIR : *Dans mon aimable solitude.*

O toi qui n'eus dû jamais naître,
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisses-tu ne jamais connoître
L'erreur qui te donna le jour !
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait,
Et que l'envie,
Toute ta vie,
Ignore ou taise ton secret !

La nature, au nom de ta mere,
Va t'offrir ses premiers bienfaits :
Un air pur, un lait salulaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance, etc.

Renonce au rang, à l'opulence ;
L'honneur t'en fait la douce loi ;

LE FILS NATUREL

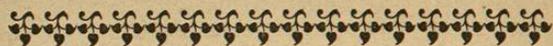
169

Ne crains pourtant pas l'indigence,
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance, etc.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau ;
En secret une mere émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connois ta mere,
L'honneur sévere
Lui défend de se découvrir :
Mais par tendresse,
Mais par foiblesse
Une mere aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,
Peut-être un jour tu la verras
Tour-à-tour dans ses bras te prendre,
Et te remettre entre mes bras,
Connois ta mere ;
L'honneur sévere
Lui défend de se découvrir :
Mais par tendresse,
Mais par foiblesse
Une mere aime à se trahir.

(Par M. le Chev. DE BOUFFLERS.)



LE CONFESSEUR

DE LA BEAUTÉ

QU'EXIGEZ-VOUS, belle Zulmé?
Que, moi, dans les replis de votre conscience
Porter avec sévérité
Le flambeau de la pénitence!
Moi, Confesseur de la Beauté!
D'un sage Directeur ai-je donc l'apparence?
Ai-je cet air de gravité,
Cette modeste et bénigne arrogance
Qui s'établit en toute humilité
Juge suprême d'une offense
Qui blesse la divinité?
Non... mais cependant quand j'y pense,
Avec ces Messieurs-là, par un certain côté
Je pourrais bien avoir un peu de ressemblance,
Lorsque les yeux modestement baissés,
Une pénitente jolie
Leur conte ces heureux péchés
Qui font le charme de la vie,
Souvent au récit des plaisirs
Qu'en rougissant on leur confie;
Leur ame agitée, attendrie,
S'ouvre au feu brûlant des desirs,
Et pleins d'une flamme profane

LE CONFESSEUR DE LA BEAUTÉ

171

Qu'allume dans leur sang un démon turbateur,
Ils partagent du fond du cœur
Tous les jolis forfaits que leur bouche condamne.
Hélas, Zulmé, je le sens bien,
Malgré cette grace efficace
Qui des élus est, dit-on, le soutien,
J'en ferois autant à leur place.
Enfin, vous le voulez, il faut vous obéir,
Que ne feroit-on pas dans l'espoir de vous plaire!
Quoique novice en cette affaire
Me voilà revêtu du sacré ministère.
Recueillez-vous, ma sœur, le guichet va s'ouvrir.
Commençons.... à l'orgueil vous êtes-vous livrée?
Moi, je le crois; quand on a vos attraits,
De tous les cœurs quand on est adorée,
De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais,
Sur les autels dont on est entourée,
Pourroit-on quelquefois n'être pas enivrée?
Tout vous conduit à ce piège trompeur,
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et les tendres regards, et l'hommage flatteur
De ces amans qui vous rendent les armes,
Et vos talents, et votre air séducteur,
Et cette taille de Déesse,
Et ces beaux yeux où la noblesse
Succède à la langueur,
Et la langueur à la finesse.
Aussi j'excuse en vous cette foiblesse,
L'humilité ne sied qu'à la laideur.
Poursuivons... êtes-vous encline à l'avarice?
Vous rougissez; vous avez bien raison,
C'est, ma sœur, un fort vilain vice;
Un vice pour lequel il n'est point de pardon.
Inutile depositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez pas, vous répondrez un jour.

Du bien que vous auriez pu faire.
 Rassurez-vous pourtant : non, il n'est point d'erreurs
 Que le repentir ne répare ;
 Renoncez donc à vos rigueurs,
 Soyez pour gagner tous les cœurs
 Économe de vos faveurs,
 Et n'en soyez jamais avare.
 A la gourmandise avez-vous
 Quelque penchant ? je l'ignore, entre nous,
 Mais l'amour m'a dit à l'oreille
 Que lorsqu'il fit votre bouche vermeille.
 Il l'avoit destinée à des plaisirs plus doux.
 Si quelquefois de la colere
 Vous avez senti les accès ;
 Sans doute les efforts d'un amant téméraire
 De votre cœur avoient troublé la paix.
 Zulmé, votre courroux n'étoit pas légitime ;
 Épris de vos attraits, piqué de vos refus,
 Son audace n'étoit pas crime :
 Croyez-moi, ne vous fâchez plus
 Contre une ardeur si naturelle ;
 Les desirs que l'on sent, en vous voyant si belle,
 Nuisent bien au respect qu'exigent vos vertus.
 Votre ame, j'en suis sûr, du poison de l'envie
 A toujours su se préserver ;
 Et qui pourroit vous inspirer
 Un mouvement de jalousie ?
 Vous reste-t-il quelques vœux à former ?
 En talens, en attraits vous n'avez point d'égaux ;
 D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner ?
 Il n'en faut que pour vos rivales.
 Il est un péché moins affreux,
 Auquel je l'avoûrai, je vous crois fort sujette,
 Péché que plus d'une fillette
 Entre deux draps commet seulette.
 Ne baissez pas vos deux grands yeux,

Ce péché-là, Zulmé, c'est la paresse.
 Ne cherchez point à vous en corriger,
 Et de l'amour si le souffle léger
 Au point du jour vous berce d'heureux songes,
 Pour le bien de l'humanité,
 Puissent de si riants mensonges
 Vous inspirer du goût pour la réalité !
 Enfin ma tâche est bientôt achevée,
 De dix péchés vous voilà confessée,
 Mais il nous en reste un le plus charmant de tous :
 De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
 Non-seulement je vous absous ;
 Mais en faveur de ce péché si doux,
 Je vous absous de tous les autres.





LA CONSOLATION DANS LE CHAGRIN

CONTE

UN pauvre époux délaissé de sa femme,
Alloit plaignant cette tendre moitié,
Qui dans ses bras venoit de rendre l'ame.
Il larmoyoit, c'étoit grande pitié.
En la quittant, il trouva sa servante
Sur l'escalier se pâmant de douleurs.
Il la délâce ; une main bienfaisante
De ses beaux yeux daigne essuyer les pleurs.
L'autre, pressant sa gorge palpitante
Où la jeunesse a répandu ses fleurs,
Ranime enfin sa force défaillante.
Puis l'amour vint annoncer leurs malheurs.
Il fut surpris en si douce besogne
Par un ami qui lui cria tout haut :
« Eh! malheureux, êtes-vous sans vergogne ?
» Quand votre femme est gisante là-haut,
» Sa chambrière est par vous accolée ! »
— « Eh! mon ami, laissons les morts en paix,
» Lui dit l'époux, j'ai l'ame si troublée
» Que je ne sais, d'honneur, ce que je fais. »



LE CONTINENT DE L'AMÉRIQUE

CHANSON

SUR L'AIR DE : *Joconde*.

POUR amuser notre loisir
Sans blesser la décence,
Il est naturel de choisir
Ce que l'on aime en France.
Il faut donc sur un nouveau ton,
Comme notre musique,
Ne parler ici que du Continent de l'Amérique.

Qu'a donc fait certain Général
Dans cette injuste guerre ?
Aux insurgens fort peu de mal,
Beaucoup à l'Angleterre :
Les fiers ennemis de Boston,
De honte ou de colique
Meurent à la porte du Continent de l'Amérique.

Il en coûte bien des écus
A plus d'un Royaliste ;
Le tout pour ne voir que des culs
Que l'on suit à la piste.

Mais malgré tant d'exploits, dit-on,
Le Sire Britannique
N'aura jamais un poil du Continent de l'Amérique.

Fit-on jamais en pareil cas
Plus brillante retraite ?
Aussi ne le cele-t-on pas
Dans certaine gazette ;
Chacun parlant de Washington
Et de sa politique,
Trouve qu'il est digne du Continent de l'Amérique.

Pourquoi voudroit-on abolir
Le droit de la nature ?
A Londres on en sait bien jouir,
Et même avec usure,
La liberté n'est pas un don
Qu'aisément l'on trafique ;
Laissez-en donc jouir le Continent de l'Amérique.



ÉPIGRAMME

Sur M. de la H....

E^H, pourquoi, mes amis, de si bruyans éclats !
Avec raison le Bébé littéraire
S'enorgueillit de ce bruit éphémère :
On écrase un insecte et l'on n'en parle pas.





LE JEÛNE MÉRITOIRE

CONTE

UNE Dévote en vêtemens funebres,
En grande coëffe et d'un air pénitent,
Un Jeudi saint au sortir de ténèbres,
Fut à confesse à certain Révérend.
Après avoir conté sa peccadille,
Et les péchés de Messieurs ses enfans,
De son époux et de bien d'autres gens,
Le Révérend lui demande : Ma fille,
Jeûnez-vous? — Si je jeûne? oui, mon père, toujours ;
Exactement je jeûne tous les jours,
Et c'est, je vous proteste, un acte méritoire,
Car je suis délicate et j'ai peu de santé :
Je prens trois œufs chaque soir en mémoire
De la très-sainte Trinité ;
A ces œufs j'ajoute cinq pommes
Ou d'autres fruits que je mange en l'honneur
Des blessures que le Sauveur
Endura pour sauver les hommes :
Je mange quarante pruneaux
En faveur de la pénitence
A laquelle pour laver nos défauts
Se condamna Jesus, en faisant abstinence ;
De plus, je bois sept gobelets de vin

En mémoire de Notre-Dame
De sept douleurs. — Est-ce là tout, Madame?
Lui demanda le Capucin.
— Oui, lui dit la béate femme,
Si ce n'est que, dans ces jours-ci,
Treize biscuits j'ajoute à tout ceci,
Pour rendre honneur aux treize cierges....
— Eh, morbleu ! que ne jeûnez-vous,
Reprit le Pater en courroux,
En souvenir des onze mille Vierges !

